

ceux qui lui parlaient. On sentait en elle la puissance que communique à tout être une âme honnête, une vie chaste, une volonté énergique, soutenue par un mobile plus haut que les intérêts personnels.

Marie-Jeanne s'était trouvée fort jeune à la tête de la maison de son père, demeuré veuf, quand sa fille n'avait guère plus que quinze ans. Elle porta sans faiblir le poids d'un ménage à tenir, d'une ferme à diriger; elle s'improvisa ce que sa mère n'avait point eu le temps de la faire, et le propriétaire de Grand-Moutier ne fut pas moins entouré de soins qu'autrefois. Cependant, quelque tendre que fût l'affection de sa fille, elle ne lui permit point d'oublier celle qu'il avait perdue, et trois ans plus tard il mourait, de la poitrine, disait le docteur Langlois, de chagrin, affirmaient ceux qui vivaient dans son intimité.

Jeanne-Marie porta ce double deuil avec courage. Elle prit en main les rênes de son petit domaine, le géra avec intelligence, et l'améliora. Elle venait d'avoir dix-huit ans, quand Lazare la demanda en mariage. C'était un garçon robuste, honnête, d'une nature franche, ayant ses timidités et ses défaillances, mais sur la bonté de laquelle on pouvait cependant compter. Lazare ne possédait ni terres ni bétail; sa jeunesse et deux bras vigoureux, voilà ce qu'il apportait en dot. Jeanne-Marie aurait pu faire ce que les gens avisés du pays appelaient un meilleur parti; elle n'eut l'ambition que de faire un mariage heureux, et mit sa main loyale dans celle d'un garçon vaillant qui l'aimait de toutes les forces de son cœur.

Et, de fait, pendant deux années, la félicité dont jouit le jeune ménage donna complètement raison au choix de la fermière. La terre payait avec usure les soins qu'on lui donnait; le froment était magnifique et les charaçons le respectaient; les pommiers donnaient autant de fruits que de fleurs; le bétail prospérait; la maison recrépie et couverte de tuiles rouges riait au soleil sous ses paupres verts auquel l'automne suspendait des grappes dorées. Deux enfants comblaient le bonheur de Lazare dont les forces doubblaient à mesure qu'il voyait s'augmenter ses devoirs.

Estimé, aimé de tous, chéri du vieux Claude parrain du petit Vincent, il pouvait espérer, non pour lui, mais pour ses enfants, une protection efficace de la part du riche marchand de bœufs. Claude passait pour être avare comme un Juif, mais enfin il ferait un testament comme tout le monde, et à qui laisserait-il ses écus, puisqu'il n'avait plus de famille sinon un filleul qui égayerait sa vieillesse, et mettrait une suprême affection dans sa vie.

Il est vrai que Claude semblait se défier de son cœur. Il ne venait que rarement à Grand-Moutier, donnait un gâteau aux enfants, et paraissait moins souhaiter leurs caresses que les craindre.

La défiance était le fond du caractère de Claude.

Non-seulement son avarice l'empêchait de jouir de sa fortune, mais encore elle le privait de l'épanchement dont le cœur a besoin. Il lui semblait toujours qu'un motif d'intérêt guidait ceux qui se sentaient portés à lui rendre service. Lazare l'avait jusqu'à ce moment traité en parent, en ami, et Claude lui savait gré de ne jamais s'être adressé à lui dans un moment de détresse.

Il connaissait en partie la situation du jeune ménage. Cependant, par un sentiment de délicatesse, Jeanne-Marie lui avait caché à quelle extrémité elle se trouvait

réduite, dans la crainte qu'il prît sa confiance pour une prière déguisée.

On le recevait toujours affectueusement à la ferme, les enfants l'aimaient; lui-même, malgré son humeur chagrine, se déridait en les faisant sauter sur ses genoux.

— Si je savais que l'on m'aime pour moi! se disait-il. Il ressemblait aux héritières qui repoussent tous les prétendants à leur main, dans la crainte d'être simplement l'objet d'une spéculation. Du jour où Claude croirait à n'en pouvoir douter que l'intérêt n'entraîne pour rien dans l'amitié de Lazare et de Jeanne-Marie, il serait capable, comme tous les gens intéressés qui sortent une fois par hasard de leur caractère, de se montrer d'une générosité inouïe, en comparaison de ses habitudes.

Seulement, jusqu'à cette heure, il n'avait point encore acquis la preuve qu'on l'aimait pour lui-même.

Le sort de toute la petite famille dépendait de cet homme, le seul qui, dans la situation désespérée où elle se trouvait, fût capable de la sauver, s'il en avait le vouloir.

Tout en s'occupant de la boulangerie, la fermière calculait les chances de réussite qui leur restaient.

La veille, en présence de Lazare, l'âme poignée par le chagrin qui abattait le pauvre père de famille, elle l'avait consolé sous l'empire d'une grande exaltation de courage. Il fallait, à tout prix, relever cette âme affaissée, la guérir de son atonie, secouer sa torpeur, et la faire revivre, sous peine de perdre une dernière espérance.

Mais en se trouvant seule dans sa maison, tandis qu'elle se représentait Lazare marchant sur la route, guidant les pauvres bêtes qu'il ne céderait à d'autres qu'avec un déchirement de cœur, elle se surprenait à perdre la confiance qu'elle tentait de lui rendre la veille.

Deux années de mauvaises récoltes avaient forcé Lazare d'emprunter cent écus à l'anbergiste du village. Il avait souscrit des billets; ceux-ci, renouvelés une fois à des taux onéreux, devaient être soldés sans délai, car le papier timbré avait plu dans la ferme; les protêts, les jugements, les commandements s'étaient succédés, l'ordre de vendre était venu; c'était la saisie, la ruine.....

Si Lazare ne trouvait pas Claude, tout était perdu...

On vendrait le ménage, la maison, le champ de blé, le jardin. Il ne resterait au chef de famille que sa faux et son soc de charrue. Il lui faudrait être journalier après avoir été maître, et sa paye suffirait à peine à donner du pain à ses petits enfants...

Mais en dépit de ses inquiétudes, malgré son trouble, ses craintes, Jeanne-Marie termina son rude labeur. Seulement, quand elle put goûter une minute de repos, elle s'assit sur le grand coffre placé au pied de son lit, pressa ses enfants sur sa poitrine, et le cœur gonflé de sanglots, elle les berça avec de doux balancements, baisant leurs yeux rieurs, leurs joues à fossettes, leurs mains caressantes.

Ils devinaient vaguement que leur mère souffrait, et lui disaient de ces mots qui rendent les yeux humides.

— Pauvres chers anges, couvée d'oiseaux! que Dieu vous garde à moi et je ne me plaindrai de rien! Tant que mes bras pourront vous porter, je vous en ferai un bercan, vous vous accrocherez ensuite à ma jupe... drap ou haillon, qu'importe!

La journée s'avavançait.

Jeanne-Marie vers la chute du jour alla jusque sur la route, au pied des trois ormes; il lui semblait toujours